

XYZ. La revue de la nouvelle

Le labyrinthe

Louise Dupré



Numéro 149, printemps 2022

Îles : l'archipel des solitudes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97693ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (2022). Le labyrinthe. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (149), 7–15.

Le labyrinthe

Louise Dupré

LE TRAVERSIER accosterait dans vingt minutes environ, une femme venait de le mentionner en anglais à une autre femme, les passagers plissaient les paupières pour voir se dessiner les premiers contours de la ville, au loin, ils semblaient attendre une apparition. Combien venaient pour la première fois à Héraklion, touristes qui en avaient assez des plages à la mode, archéologues, étudiants en histoire, qui d'autre ? Bien sûr, il y avait aussi des Crétois, bidons d'huile d'olive à la main, visage tanné par le soleil, tel ce vieil homme avec sa gueule de pâtre grec, comme dans la chanson de Moustaki. Près de moi, une adolescente écoutait une musique endiablée qui n'avait rien à voir avec celle de mes vingt ans, elle ne savait sûrement pas qui était Moustaki. J'ai souri. Tout s'était transformé depuis quarante ans, est-ce que je retrouverais l'île de ma jeunesse ?

Ce qui m'inquiétait vraiment, c'était de ne pas reconnaître Sofia en débarquant, pouvions-nous avoir vieilli au point de passer l'une près de l'autre sans même nous regarder ? J'avais une photo d'elle dans ma poche, mais elle datait du dernier colloque où nous étions allées, à New York, on change en quinze ans, nous aurions dû prévoir un Zoom juste avant ce voyage. Trop tard ! Le bateau était maintenant amarré et on nous invitait à descendre. J'ai saisi mes bagages afin de suivre le flot de voyageurs qui parlaient dans toutes les langues, on se serait cru à Babel. Ce serait la cohue sur le quai, retrouver Sofia tiendrait du miracle. Mais en posant le pied sur le sol, j'ai entendu sa voix, une voix ensoleillée qui n'appartenait qu'à elle, elle s'avancait vers moi en me faisant de grands signes, elle a pris l'une de mes valises et m'a entraînée à l'écart pour nos premières accolades. Nous avons pleuré. C'était bien elle, elle, Sofia, dans toute sa fougue, son affection pour moi ne s'était pas émoussée malgré l'accumulation des années, les chagrins et les joies, le mariage, les enfants, 7

les responsabilités, les déceptions, les décès. C'était la Sofia de mes vingt ans. Tant de mes amitiés s'étaient défaites, grâce à quelle divinité notre relation était-elle restée intacte ? Les insulaires seraient-ils plus fidèles que les gens du continent ?

Moi, j'avais grandi dans les terres montagneuses de l'Estrie et, même si je résidais à Montréal depuis de nombreuses années, je n'avais pas l'impression d'habiter une île, toujours surprise de voir des mouettes se poser dans le parc pendant ma promenade quotidienne. Une île digne de ce nom, une vraie île était pour moi un lieu éloigné du continent, auquel on ne pouvait pas accéder en traversant un pont. Comme la Crète, Cuba ou les Îles-de-la-Madeleine. Sofia était une véritable insulaire, elle. Se sentait-elle plus isolée du monde que moi ? Je ne le lui avais jamais demandé, il y a tant de questions qu'on oublie de poser à ses amis.

Je l'ai suivie jusqu'à sa voiture, une auto en désordre, avec un siège de bébé à l'arrière, elle me parlerait de sa petite-fille à la première occasion, comme les grands-parents de mon entourage, ils se montraient tous intarissables à propos de leurs petits-enfants. Pour le moment, nous en étions aux choses pratiques, elle avait une réunion importante au travail, elle me conduirait à mon hôtel et viendrait me prendre après sa journée. Nous passerions la soirée ensemble. Autant j'étais heureuse de retrouver Sofia, autant j'étais ravie d'avoir ma journée à moi, de pouvoir flâner à ma guise dans les rues d'Héraklion, de me remémorer l'été de mes vingt-deux ans. Mon stage à Cnossos, mon coup de foudre pour ce jeune archéologue crétois, j'avais failli ne pas revenir au Québec, mais la raison l'avait emporté, je venais de décrocher une bourse de maîtrise et j'avais décidé de poursuivre mes études. J'étais rentrée, le cœur en miettes. Et puis, trois ans plus tard, la lettre de Sofia qui m'avait abasourdie, elle se mariait, elle se mariait avec lui, Christos, elle espérait que je ne lui en voudrais pas. J'avais déchiré la lettre comme si on m'avait annoncé une trahison, sans me montrer capable de formuler le moindre vœu. J'avais gardé le silence, un silence

Comment avais-je pu dîner avec Sofia quelques années plus tard à un congrès, curiosité, masochisme ou désir de reléguer dans l'oubli cet épisode digne d'un mauvais roman ? Je venais d'avoir un poste à l'université, j'avais rencontré un homme que j'apprenais à aimer, nous faisons des projets, le présent avait supplanté le passé. La vie avait triomphé, j'appartenais à l'humanité qui se reconstruit après les coups durs. Mais, curieusement, Sofia me manquait davantage que Christos, l'amitié est-elle ancrée plus profondément en nous que la passion ? Encore une fois, je généralisais, j'avais toujours eu tendance à généraliser, pourquoi ne pas m'avouer que Sofia était plus intéressante que Christos ?

La chambre d'hôtel n'était pas prête, j'ai déposé mes bagages et j'ai décidé de marcher là où nous refaisions le monde après nos journées de fouilles, près de quarante ans plus tôt. La fin de la dictature, l'espoir d'une démocratie stable pour la Grèce, les stagiaires grecs discutaient de tout, et j'avais compris cet été-là qu'un passé d'une richesse à couper le souffle ne suffit pas à garantir le futur. La main sur ma cuisse, en dessous de la table, Christos approuvait les propos de Sofia, la plus radicale du groupe, tandis que j'ouvrais grandes mes oreilles pour suivre une conversation truffée de noms que j'arrivais mal à associer à des personnages réels. Ils étaient tous deux de gauche, ils voulaient une société plus juste, un avenir pour eux et leurs enfants. Si on m'avait dit que ces enfants, ils les feraient ensemble, je ne l'aurais pas cru.

L'hiver précédent, la fille de Sofia et de Christos avait eu à son tour un bébé, une fille, Gaïa, rien de moins, la déesse-mère elle-même, avait dit Sofia, comment pouvait-on imposer pareil programme à une si petite chose ? Moi, je n'avais pas d'enfants, je n'en avais jamais vraiment souhaité. Avec les fréquents séjours de Xavier à l'étranger, je n'avais eu aucun désir de jouer les mères de famille monoparentale. Je m'étais contentée d'adopter des chats et je ne le regrettais pas, mes collègues à l'université avaient plus d'inquiétudes que de moments d'extase avec leur progéniture. Mes pulsions maternelles, je les avais reportées sur mes étudiantes, 9

j'avais tout fait pour leur faciliter la vie. Il m'arrivait même de garder leurs enfants, elles me téléphonaient à mon anniversaire, j'avais une famille, moi aussi.

Pourquoi ce besoin de me comparer avec Sofia tout à coup ? Parce qu'elle avait passé sa vie avec ma première flamme ? Mon retour à Montréal, c'est moi qui l'avais décidé, je n'étais pas du genre à tout abandonner par amour, et j'avais eu raison de rentrer, mon travail me passionnait, j'aimais la vie que je m'étais créée, et puis j'étais heureuse avec Xavier, il me convenait, plus que Christos, peut-être, mais pourquoi est-ce que je me posais la question ? Est-ce que je sentais le besoin de me convaincre ?

Sans m'en rendre compte, j'ai dépassé le bar où nous allions tous les soirs et j'ai dû revenir sur mes pas. J'ai eu peur qu'il n'existe plus, mais je l'ai retrouvé, comme dans mes souvenirs. Rien n'avait changé, sauf le patron, qui ressemblait à s'y méprendre à celui du temps. Le fils du propriétaire, sans doute, j'ai failli le lui demander, mais je n'ai pas osé. Une autre fois. Le café avait aussi le goût de ceux d'autrefois, et j'ai revu nos visages d'alors, les yeux tournés vers l'espoir. Christos voulait continuer à faire des fouilles et Sofia rêvait de poursuivre ses recherches sur les Minoens. Elle n'était pas une femme de terrain, moi non plus d'ailleurs, passer ma vie à gratter la terre m'aurait profondément ennuyée. Quand on avait annoncé un poste de professeur à mon université, j'avais présenté ma candidature en me croisant les doigts, et j'avais dansé de joie en apprenant qu'on m'avait retenue.

Nous avons eu beaucoup de chance, tous les trois, nous avons exercé le métier que nous souhaitions. J'ai pensé à mes étudiants qui, pour la plupart, ne travaillaient pas dans leur domaine. Regrettaient-ils leurs études en archéologie ? Bien sûr, ils avaient acquis une excellente formation, mais plusieurs avaient dû se recycler pour trouver du boulot. Le gouvernement invoquait sans cesse de nouveaux motifs pour couper les fonds de recherche, et les départements de sciences humaines se vidaient progressivement. Les étudiants

s'inscrivaient dans des programmes où ils pourraient trouver un poste, qui les en aurait blâmés ? Comment agirais-je, moi, si j'avais vingt ans aujourd'hui ?

La sonnerie de mon téléphone a retenti, Sofia voulait savoir ce que je faisais. J'ai entendu un grand rire quand je lui ai parlé de notre petit bar, elle n'y avait pas mis les pieds depuis des années. Christos et elle étaient installés près de Cnossos, je visiterais leur maison le soir même, nous prendrions le repas chez eux. Pincement au cœur, je n'avais jamais revu Christos, je devrais les observer ensemble dans leur nid douillet. Le plaisir de passer quelques heures en tête-à-tête avec Sofia s'était évanoui.

Je n'arrivais pas à me ressaisir. J'avais dormi dans une cabine pour quatre sur le traversier, une sieste me ferait le plus grand bien. À l'hôtel, la chambre devait être prête, j'ai payé et repris la route sans réussir à me débarrasser du nœud qui me serrait la gorge. Quand j'étais fatiguée, je voyais tout en noir, Xavier se moquait gentiment de moi et finissait par me faire rire, pourquoi l'avais-je quitté pour venir dans cette ville qui me rappelait tant de souvenirs ? J'ai dû me répéter que c'était pour négocier une entente de stages à Cnossos. J'allais à une rencontre d'archéologues à Athènes, la vice-rectrice m'avait demandé comme une faveur de faire un détour par la Crète, elle savait que Sofia et moi étions amies, et j'avais accepté, pour que nos étudiants aient la chance de vivre ce que j'avais vécu à vingt-deux ans. Et puis j'étais flattée qu'elle me donne cette mission, on est parfois peu de chose.

Vu de Montréal, tout me paraissait simple. La rencontre terminée, je prendrais le traversier dans le Pirée, comme quarante ans plus tôt, et je passerais quelques jours à Héraklion avant de rentrer. Quand aurions-nous la chance de nous retrouver ensuite, Sofia et moi ? Je n'avais pas prévu que je serais bouleversée. Était-ce la lumière si particulière de la Crète, l'odeur de la ville qui n'avait pas changé, ou la mémoire précise de certains moments bénis avec Christos qui ressurgissaient de je ne savais où, comme de grandes vagues qui 11

menaçaient d'engloutir le présent ? J'ai pensé appeler Xavier juste pour entendre sa voix rassurante. J'ai regardé l'heure et j'ai renoncé, cinq heures du matin chez nous, il dormait. Tant pis, je devrais me débrouiller toute seule avec ma nostalgie. Au moins, j'arrivais à l'hôtel.

Sans défaire mes valises, je me suis jetée sur le lit, comme si un réconfort m'attendait dans ces draps qui sentaient la mer, et j'ai plongé dans un sommeil abyssal. J'aurais dormi jusqu'au lendemain matin si la sonnerie du réveil n'avait pas tinté. Je suis revenue doucement à la surface, j'étais à Héraklion, dans une heure Sofia viendrait me chercher, je passerais la soirée avec elle et Christos. J'ai grimacé. Pour la première fois, je me suis demandé pourquoi j'étais rentrée à Montréal à vingt-deux ans, pourquoi j'avais renoncé à vivre pleinement cet amour-là. De quoi avais-je peur ? Car je savais bien, au fond de moi, que notre relation ne résisterait pas à l'éloignement. J'avais fait ce qu'on m'avait enseigné, j'avais choisi la réalité plutôt que la passion. Étudier, se trouver un bon travail, ne pas craindre les fins de mois difficiles, éviter les déceptions amoureuses qui risquent de nous dévaster, vivre une vie sans trop de montagnes russes, se protéger. Était-ce le signe d'un manque de courage ? Ou d'envergure ? Tout chavirait, je n'aurais jamais dû revenir ici, l'île du Minotaure avait sûrement des pouvoirs maléfiques.

J'ai ouvert la fenêtre pour sentir l'air salin, j'arriverais peut-être à reprendre mes esprits. J'avais une carrière enviable, j'avais obtenu des honneurs, de grandes subventions de recherche, j'étais respectée de mes collègues, j'adorais enseigner, mes étudiants me considéraient comme un modèle, je vivais dans une maison confortable avec un homme que j'aimais et qui m'aimait, nous ne connaissions ni problèmes financiers ni problèmes de santé. J'avais bien de la chance à côté des jeunes de maintenant. Aurais-je eu une vie meilleure auprès de Christos ? Rien de moins sûr. Mais curieusement, mes réflexions ne m'apaisaient pas, il y avait en moi une tristesse que je ne parvenais pas à comprendre,

12 le sentiment d'être en train de renier la femme que j'étais

devenue. Tout cela parce que je reverrais sans doute mon premier amour, même si Sofia n'avait pas précisé qu'il serait là. Quarante ans plus tôt, nous étions fous de chagrin quand nous nous étions quittés, et nous nous retrouverions l'un et l'autre, immergés dans une autre vie. Restait-il quelque chose de nos sentiments d'alors ? En subsistait-il des fragments sous la pierre et les cendres, comme les vestiges des Minoens que nous déterriions patiemment, l'été de Cnossos ?

J'ai commencé à défaire ma valise, question de bouger. J'ai pris le cadeau que j'avais apporté pour la petite-fille de Sofia, une robe bleu ciel, bleu ciel de Grèce, que j'avais choisie avec soin, c'était la couleur préférée de ma vieille amie. Pendant mon court séjour, j'espérais voir Gaïa, découvrir Sofia dans son rôle de mamie, elle semblait si heureuse de cette naissance. Je ne m'étais pas demandé comment Christos se voyait en grand-père, sans doute était-il plus à l'aise dans les ruines de Cnossos qu'avec un bébé dans les bras. Mais ils avaient élevé deux enfants ensemble, Sofia et lui, il avait bien fallu qu'il apprenne à changer des couches et à donner le biberon, c'est un aspect de lui que je n'arrivais pas à imaginer. Il y a tant de choses qu'on n'imagine pas lorsqu'on vit un premier amour, tant de choses que la vie se charge de nous enseigner sans qu'on les ait prévues.

Tout à coup j'ai voulu revoir Christos, j'ai espéré qu'il serait présent au repas du soir, j'ai désiré entendre sa voix, son rire, revoir la façon dont il penchait la tête quand il défendait ses positions politiques, était-il toujours de gauche ? Peut-être votait-il centre droit. Il trouverait que j'ai vieilli moi aussi. J'avais du mal à me reconnaître sur les photos de ma vingtaine, non seulement mon visage, mais tout mon corps, quelque chose de mon attitude trahissait une inquiétude, une insécurité plutôt, qui s'était atténuée au fil des ans. Je ne me considérais pas comme un modèle d'insouciance, et pourtant, il me semblait que j'avais acquis une certaine assurance, l'enseignement, l'administration, les conférences, tout cela avait porté fruit. Je me sentais beaucoup plus sereine à soixante qu'à vingt ans, et je n'en étais pas mécontente. Je n'avais pas

fait le grand saut, tant pis si j'avais eu besoin de donner un cadre à mon angoisse, tant pis si j'avais été trop craintive pour vivre jusqu'au bout mon amour pour Christos. Étais-je la seule à blâmer ? Christos ne m'avait jamais proposé de venir me rejoindre à Montréal, il tenait à s'engager dans les réformes de son pays, et puis, disons-le, pour un archéologue qui aimait les fouilles, la Grèce était la terre idéale.

Aurait-il été plus heureux avec moi qu'avec Sofia ? J'ai chassé cette question qui revenait, lancinante, je n'aurais aucune réponse. Ma mère m'aurait dit de ne pas regarder en arrière, elle me parlait si souvent de la femme de Loth. Nous avions eu tous les deux une belle vie, Christos et moi, je ne me voyais pas sans Xavier, et lui, sûrement pas sans Sofia. Peut-être le destin avait-il su avant nous ce dont nous avions profondément besoin. À cette pensée, j'ai fait la moue, un peu plus et j'allais devenir superstitieuse, dans quel état me mettait donc cette île ! J'ai eu hâte de revenir à Montréal. Christos m'avait écrit *Tu habites une île, toi aussi*, et je lui avais répondu *Mais ton île à toi est encore habitée par la mémoire des dieux et des déesses*. Je n'avais pas jeté les lettres qu'il m'avait envoyées après mon retour, j'en étais certaine, mais où avais-je bien pu les ranger ? Et lui, avait-il conservé les miennes ?

Il fallait me secouer, je n'étais pas encore habillée et Sofia serait là dans quelques minutes. Si elle me trouvait songeuse, je plaiderais le décalage horaire, cette rencontre fort exigeante à Athènes, la nuit sur le traversier, et puis cette chaleur dont j'avais perdu l'habitude. Mais quand nous serions ensemble toutes deux, je retrouverais ma paix intérieure, il fallait faire confiance à l'amitié que nous avions su construire et protéger, malgré la présence de Christos. Après tout, ce n'était pas comme si Christos m'avait laissée pour elle, je n'avais pas à lui en vouloir. L'été de mon séjour à Cnossos, Sofia vivait une histoire avec un étudiant anglais, il était retourné dans son île, lui aussi, l'avait-elle revu, pensait-elle parfois à lui ? Nous n'en avions jamais parlé, pudeur ou crainte de sortir

Sofia est arrivée au moment où j'entrais dans le hall de l'hôtel, nous avons ri de notre ponctualité, nous étions restées des petites filles parfaites. Elle voulait que nous prenions un verre ensemble avant de nous rendre chez elle, son fils était arrivé à l'improviste, la conversation ne serait pas la même. Nous nous sommes assises à la première terrasse près de l'hôtel et peu à peu les choses ont repris leur place dans ma tête, je suis redevenue la femme que j'étais à Montréal. Je me suis demandé si tout basculait parfois pour elle, mais nous n'aurions pas assez de temps pour en venir à cette intimité. Peut-être le lendemain ou un autre jour, si les conditions s'y prêtaient. Elle a eu les larmes aux yeux en apercevant la jolie robe bleue pour Gaïa, je ne la verrais pas, hélas, ses parents étaient repartis pour Athènes. J'ai dit *La prochaine fois*, il y aurait une prochaine fois, elle a acquiescé avec un rien de mélancolie. Pour la faire sourire, j'ai ajouté que Christos devait être fier de sa petite-fille, mais elle a regardé dans le vague en haussant les épaules. Christos souffrait d'Alzheimer, son état se dégradait rapidement, la présence de Gaïa ne lui apportait ni joie ni réconfort, il était difficile de retenir son attention. *Ne sois pas étonnée s'il ne te reconnaît pas*, a-t-elle précisé, la voix éteinte.

Je n'ai pas ressenti de choc, plutôt un effondrement, une paralysie de tout le corps. J'ai réussi à avancer ma main, à la poser sur celle de Sofia, et nous sommes restées en silence un long moment. Puis j'ai entendu *Allons-y maintenant !* Je me suis levée et je l'ai suivie comme si j'étais entrée sans le savoir dans un labyrinthe dont je ne savais pas comment sortir. J'avais besoin d'elle pour me montrer le chemin.